

ASLI ERDOĞAN

Le bâtiment
de pierre

récit traduit du turc par Jean Descat

ACTES SUD

COMMENCEMENT

Les faits sont patents, discordants, grossiers... Ils entendent parler fort. À ceux qui s'intéressent aux choses importantes, je laisse les faits, entassés comme des pierres géantes. Ce qui m'intéresse, moi, c'est seulement ce qu'ils chuchotent entre eux. De façon indistincte, obsédante. Je fouille parmi toutes ces pierres, en quête d'une poignée de vérité, ou du moins de ce qui, jadis, s'appelait ainsi, mais qui n'a plus de nom. Par-delà un éclair lumineux, je cherche, toujours plus profond, avec l'espoir, si je reviens, de rapporter une poignée de sable qui glissera entre mes mains, je suis en quête de la chanson du sable. "Qui parle de l'ombre dit vrai." La vérité dialogue avec les ombres. Aujourd'hui, je vais parler du bâtiment de pierre où le destin se cache dans un coin, où l'on observe à distance le revers des mots. Il a été construit bien avant ma naissance, il a cinq étages sans compter le sous-sol, et un escalier d'entrée.

Si l'on veut écrire, on doit le faire avec son corps nu et vulnérable sous la peau... Les mots

ne parlent qu'avec les autres mots. Prenez un V, un I et un E et vous écrivez Vie. À condition de ne pas vous tromper dans l'ordre des lettres, de ne pas, comme dans la légende, laisser tomber une lettre et tuer l'argile vivante. J'écris la vie pour ceux qui peuvent la cueillir dans un souffle, dans un soupir. Comme on cueille un fruit sur la branche, comme on arrache une racine. Il te reste le murmure que tu perçois en plaçant contre ton oreille un coquillage vide. La vie : mot qui s'insinue dans ta moelle et dans tes os, murmure évoquant la douleur, son qu'emplissent les océans.

Un petit enfant a dit un jour : si tu ne profites pas de la vie, c'est elle qui profitera de toi. C'était un enfant aux yeux noirs, né de l'union de deux ténèbres, qui a connu très tard le bâtiment de pierre. Il n'a plus jamais eu peur, parce qu'il se rappelait sa première frayeur, ou peut-être parce qu'il l'avait oubliée... Il paraît qu'il riait pour un rien.

Imaginez ceci : dans la rue qui mène au bâtiment de pierre, il y a un café, devant le café, été comme hiver, se tient un homme. À l'intérieur du bâtiment, une immense cour. Bordant les escaliers qui entourent la cour, des fils de fer barbelés dépassant la taille d'un homme... Pour que personne ne se jette en bas. Parce que depuis deux ans la vie d'un homme a trop de valeur pour le laisser se fracasser sur les pierres. Dehors, un escalier de secours en colimaçon

monte jusqu'au cinquième étage. La nuit, dans le pâle clair de lune, des ombres montent l'escalier, mais personne, jamais, ne descend. Cet homme est toujours là, sur le dallage, vestige d'une époque inconnue... Assis sur des journaux et des cartons ramassés ici et là. À côté de lui, des bouteilles vides, des traces de nourriture, d'urine et de vomissures. Son visage, rugueux comme le sol lunaire, est divisé en deux parties inégales par une profonde cicatrice, il ne livre aucun secret, il ne révèle même pas son âge. Mais si vous suivez cette cicatrice, sur le crâne défoncé par endroits, comme on parcourt un sentier de montagne, jusqu'au bord triste et désert des orbites, vous vous trouverez devant un gouffre. Un gouffre qui parle non la langue des hommes, mais celle du vent, de la lune et des pierres. Vous n'oserez pas lui demander son nom, mais vous pourrez le désigner par la première lettre de l'alphabet : A.

La vie des clients de ce café est si simple, si banale, que si l'on veut la raconter, les mots semblent artificiels, contraints, pompeux. Ici, d'ailleurs, on ne parle pas beaucoup de soi-même, et si on essaie de le faire, personne ne vous écoute. Même si le café est bondé, les clients sont persuadés que dans la nature humaine le bien est associé au désastre, à la défaite et à l'humiliation, mais ils ne comprennent pas pourquoi il y a tant de mal en ce monde. Chacun est confronté à la pauvreté, au

dénuement, au désenchantement, toutes choses qu'il définit comme son "univers".

Il serre les poings, jure, se bat, vole, se démène, mais surtout se résigne... D'ailleurs il n'a guère le choix. Il faut dire que parfois l'enfer lui-même est moins affreux, car on y trouve un verre de thé, un coin à soi, une main amicale, un sourire, une mélodie familière.

Imaginez, en face du café dépourvu d'enseigne, un bar qui n'accepte guère que les clients assidus, avec un employé consciencieux qui reste devant la porte jusqu'au matin pour aider les ivrognes et autres quidams à monter dans un taxi. Tous les habitués de ce bar ont une histoire qu'ils espèrent bien raconter un jour. Ils se sont mis en tête de dire un conte sur l'être humain... (L'art de conter une histoire n'est-il pas un peu celui d'attiser les braises sans se brûler les doigts ?) Cela laisse dans la bouche le goût acidulé de la mort. Las de ce monde figé, de toutes ces immondices que l'on appelle système, du labyrinthe des âmes réglé comme une horloge, dans un dernier élan d'espoir, ils tournent les yeux vers la rue. Vers la pénombre silencieuse des petites rues que l'on entrevoit au-delà des images réfléchies par les vitres... Vers les cours, les caves, les tunnels, les passages secrets que le spectre de la liberté parcourt en traînant ses chaînes... Ils déambulent à grand bruit dans ces rues où ils sont comme chez eux, en laissant des empreintes profondes, ils descendent les

escaliers que d'autres ont balayés, puis ils s'en vont. La pauvreté, quelques faveurs qu'on leur accorde parfois, la bassesse leur sont un plaisant privilège. Qui ne souhaiterait mener une vie de combats et d'aventures ? Dotés de corps de titans, ils ont voulu payer de leur personne. Ils ont eu largement leur part des querelles et des combats, ils ont pris tous les risques. Sans rien attendre en retour, ils ont offert à ce monde indifférent leurs paroles, ces mots en lettres majuscules où ils peuvent voir leur propre reflet. Ils reviennent des ruelles où ils ont tant de fois vaincu le désespoir, des lieux où ils ont abandonné au destin tant d'histoires, de fautes, de péchés et d'aveux stéréotypés. Pour aller fonder, par-delà le bien et le mal, l'enfer de la liberté... Loin du bien évident et du mal avéré, dans la sécurité du médiocre... Toute vie d'homme est finalement une défaite, mais pour certains la défaite est grandiose.

Les clients du café connaissent bien l'enfer, même s'ils ne l'appellent pas par son nom... Le mot "liberté" leur rappelle la cour entourée de barbelés. Quant à "homme"... N'est-on pas homme dès sa naissance, dès son premier cri ? Mais il est difficile de l'admettre et plus encore de s'en accommoder.

Mais revenons à A... Personne ne fait attention à lui. Il gît comme un sac vide devant une fenêtre. Il s'est vautré ainsi devant toutes les portes auxquelles il a frappé. Toutes les rues lui

appartiennent, mais il ne va nulle part. À croire qu'il s'est attaché à un objet – le poêle, peut-être, ou le téléviseur – qui se trouve à l'intérieur... Un objet qui lui fait défaut... La vitre crasseuse réfléchit l'image de son existence. Elle est couverte de taches... Son existence est un poème sur l'homme.

Parfois, lorsque la vie, restée plantée en lui comme une écharde, se met à grossir, il éclate d'un rire nocturne. Il rit aux larmes, il se roule par terre, il se relève, il continue de rire, c'est plus fort que lui. Le halo de la folie ne le met pas à l'abri du froid, de la douleur, des coups, mais le protège de ses premiers souvenirs du bâtiment de pierre. Il paraît qu'il rit même sous les coups, à croire qu'il n'a jamais pleuré depuis qu'il est au monde. (Il faut dire que la morosité est un luxe qui n'est pas à la portée de tous.) Il n'essaie pas de comprendre le monde – je crois que j'essaie de le faire pour lui. Il ne se fâche pas non plus... Il s'est imprégné du monde comme une éponge s'imbibe de l'eau sale dans laquelle on l'a jetée. Et le monde s'est imprégné de lui... Sous nos yeux, il vieillit, se dégrade, se creuse, se transforme en boue. Il faut dire que ce qu'on appelle "monde" n'est rien de plus qu'une image qui se forme sur une vitre embuée ! Un long poème sur rien, tout souillé de taches. Parle un peu, A. Protège du verbe ton ombre. Donne-lui assez d'ombre, fais parler le réel avec le poids des ombres.